

## **Avoir toujours raison ne paye plus.**

Et si une «intelligence supérieure» était une illusion, voir un fardeau? Prenons deux personnes d'avis différents. Ils débattent. L'un est un brillant orateur et sait argumenter, l'autre est fortement convaincu mais n'arrive pas à démontrer pourquoi. La discussion tourne à l'avantage du premier, il démonte avec aisance les arguments de l'autre, qui perd la face. Le débat tourne à l'invective. Arrogance contre stupidité. Finalement personne ne gagne. La soit-disant intelligence supérieure n'a procuré aucun avantage. Au contraire. Ainsi va le monde.

Dans cet exemple c'est le combat entre «deux formes d'intelligence» qui est à l'œuvre. Chacune revendique la victoire mais aucune ne saisit vraiment la forme de l'autre. Qui n'a jamais vécu cette situation? Une incompréhension entre deux mondes, entre deux paradigmes de pensées entre lesquels il semble impossible d'arbitrer.

Le brillant orateur s'appuie sur le raisonnement, la logique. Son atout principal est de se référer à une connaissance «universelle», qu'il nourrit en retour. De son côté, le langage, la science. Il analyse les avantages et les inconvénients de chaque situation, essaye d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Ses choix se fondent sur la meilleure option possible selon des critères objectifs. Pour optimiser la qualité des options, il va mobiliser un maximum de ressources. Il fait appel à toutes ses connaissances, études, expériences personnelles, pour mobiliser les références les plus pertinentes.

Évidemment, il peut se tromper. Il est prêt à l'accepter si on le lui démontre. Par contre, quand on lui oppose des arguments «invalides», il se braque : «On ne peut pas dire ça !». Son interlocuteur ne le comprend pas : «C'est trop compliqué, c'est de l'enfumage», pense-t-il. Notre brillant orateur, quand il comprend que son opposant ne rentre pas dans son raisonnement peut tenter de se rapprocher, essayer d'imiter les codes de son contradicteur. Comme ce dernier est selon lui trop stupide pour comprendre, il simplifie, caricature, surjoue le bon-sens. Et ça sonne faux. Parce que c'est faux ! L'autre voit bien qu'on le prend pour un idiot. Il n'apprécie pas le mépris qu'on lui porte, se sent incompris, et plus rien de ce que le brillant orateur peut dire n'y changera quoique ce soit.

Car pour le contradicteur, son avis est tout aussi valable. Ce n'est pas parce qu'il parle moins bien qu'il a tort. D'ailleurs son point de vue est tellement évident qu'il est persuadé que le brillant orateur fait exprès de ne pas le comprendre. Tout ce qu'il comprend c'est qu'on tente noyer le poisson sous un verbiage inutile. Alors il insiste, reprend inlassablement les éléments qu'il considère pertinents et que le brillant orateur ne semble pas vouloir entendre. A force d'insister, il finit pas croire que ce dernier n'est pas si intelligent, qu'il est limité par un cadre de pensée dogmatique, qui fait de lui un idiot.

J'aimerais réconcilier ces deux personnes. Mais pour commencer, duquel est-ce que je me rapproche le plus? Suis-je le brillant orateur ou le contradicteur, partisans du bon sens? Peut-on diviser le monde ainsi en deux catégories : intelligence rationnelle contre intelligence intuitive? Ça serait plus facile même si personne ne souhaite être assigné à l'une ou l'autre de ces catégories. C'est pourtant une clé de lecture qui peut être utile, sans toutefois réduire l'un ou l'autre protagoniste à ce seul aspect.

Il importe de considérer chaque situation de manière spécifique. Chacun peut se retrouver hors de son domaine de compétence avec une intuition forte en contradiction avec le pont de vue d'un spécialiste. La culture du débat nous porte à refuser les arguments d'autorité et c'est une bonne chose. Ça ne signifie pas que le spécialiste ait tort. Chacun peut se retrouver dans la posture d'avoir un interlocuteur qui le contredit sans raison valable, alors qu'il se croit pourtant en position de mieux savoir que l'autre. La forme du débat n'est pas toujours caricaturale et il est compliqué de déterminer le rôle qu'on y joue. Il existe de nombreuses discussions tout à fait constructives, ce qui

prouve que nous en sommes capables. Mais parfois ça ne fonctionne pas, alors pourquoi tant de discussions stériles ?

### 1ère raison : le cadre du débat

Il existe une certaine excitation à polariser les discussions. Qu'il s'agisse de duels d'egos entre les interlocuteurs ou de l'utilisation plus ou moins volontaire d'arguments fallacieux, il est trop facile si on n'est pas assez vigilant de cristalliser les antagonismes. Si le cadre autorise ou encourage cette dérive, pour le plaisir du sport ou par manque de rigueur, il devient difficile de conduire un échange profitable. La manière de poser les termes du débat, les dispositions des interlocuteurs à collaborer, la pression du regard d'éventuelles tierces personnes, peuvent être autant de facteurs rendant impossible le respect mutuel des points de vues opposés.

### 2ème raison : les enjeux derrière le débat

Plus l'enjeu d'une discussion est important, plus cela induit une passion qui rend l'exercice compliqué. Il n'est pas nécessaire que l'enjeu soit équivalent pour les deux protagonistes pour fausser le débat, il suffit qu'une seule personne ait beaucoup à perdre ou à gagner. Cet effet peut être encore amplifié quand les enjeux ne sont pas clairement compris ou identifiés, car cela accentue le décalage entre les interlocuteurs et complique la compréhension mutuelle.

### 3ème raison : l'absence de références communes

Quand deux personnes proviennent d'univers différents, ils peuvent projeter l'une sur l'autre toutes sortes de préjugés qui faussent les interprétations. La plus courante est de postuler une incapacité de compréhension chez l'autre, ce qui rend le débat inutile. Il est vrai que naviguer dans un référentiel différent demande un effort qui n'est pas toujours possible. Comment se mettre dans la peau de l'autre quand il s'agit de différences de natures, comme, des parcours personnels, des origines, ou des différences de genre. Il est tout aussi compliqué de considérer que la maîtrise de telle ou telle référence, ou l'appartenance à une identité, puisse donner plus de légitimité à une parole, et on aurait tort de délégitimer un interlocuteur uniquement pour ce qu'il n'est pas.

### 4ème raison : la difficulté à reconnaître la légitime conflictualité

Il est compliqué d'accepter la conflictualité comme consubstantielle à la vie sociale. Chacun a le droit d'avoir des points de vue ou des croyances différentes, ce n'empêche pas que chacun se trouve aussi plus malin, ayant plus raison que les autres d'avoir un avis. Tant que l'altérité ne se télescope pas avec sa vie et ses valeurs, c'est plus facile à accepter, mais c'est rarement le cas et nous semblons parfois bien démunis pour construire des modes de cohabitation entre nos différences.

### 5ème raison : la défaillance des principes de communication

La pratique de la communication est aujourd'hui bien documentée et la plupart des biais possibles sont connus. Cependant, ceux qui maîtrisent cette science ont tendance à utiliser leurs connaissances à leurs seuls profits. Ceux qui la connaissent moins bien peinent à avoir du recul et à prendre conscience des mécanismes en jeu. L'exemple le plus emblématique de ce problème est le «dialogue de sourds», quand deux interlocuteurs nourrissent un dialogue superposant deux niveaux de discussions différents.

Une fois posés ces quelques points qui rendent compliqués le débat, comment se sortir de l'impasse ? De nombreux paramètres sont en jeu. Les efforts pour générer des discussions sereines semblent démesurés et voués à l'échec. Le cas de figure de deux interlocuteurs réussissant à s'accorder pour limiter les raisons de ne pas s'entendre, même sans être d'accord sur l'objet du débat, est malheureusement particulièrement rare.

Un moyen est d'avoir recours à un médiateur, avec une légitimité reconnue, des compétences et suffisamment de pouvoir de régulation. Cette situation est peu fréquente. A titre d'exemple, j'aime bien le format de l'émission Forum (sur la RTS). Ce cadre est assez bien rôdé. Certes le format médiatique réduit la durée des échanges, mais le principe reste intéressant. Les protagonistes ne s'adressent pas directement la parole. Ils répondent tour à tour aux questions de l'animateur. Celui-ci pose l'enjeu de la discussion et invite chacun à exposer son point de vue. Puis il reformule les principaux arguments exposés et organise l'échange en interrogeant les débatteurs à tour de rôle et en formulant des relances pertinentes.

Cet exemple, évidemment particulier, n'est pas non plus idéal. Dans d'autres cas de figure, en admettant qu'il y ait une volonté commune d'optimiser l'échange, il y a un effort important à produire. Sachant que les modalités du débat donnent un avantage à l'un ou l'autre, on peut facilement passer pas mal de temps à les négocier, avec le paradoxe d'avoir déjà besoin de bien communiquer pour réussir à le faire. Avec l'exemple d'un débat télévisuel, chaque paramètre est déterminé à l'avance : les animateurs, les sujets, l'angle des caméras. C'est un exemple qui par l'importance de l'enjeu produit rarement des échanges fructueux.

Dans des débats plus «scientifiques» ou dans d'autres cas de figure dans lesquels les interlocuteurs partagent les mêmes références, le dialogue est plus facile et peut produire des échanges intéressants. Cependant, la réception de ce genre de discussion reste compliquée pour les non-initiés. C'est la limite de l'exercice : une bonne capacité de dialogue peut donner l'impression d'avoir à faire à des personnes qui partagent le même point de vue. Le simple fait d'être d'accord sur les modalités d'échange peut invisibiliser les divergences.

Pourrait-on résoudre ces difficultés avec une éducation citoyenne de la pratique du débat ? Chacun maîtrisant les techniques de bases, les échanges seraient facilités. C'est à mon avis une illusion, et même une idée terrifiante. En admettant que ça soit possible, pour tout la population d'un pays par exemple, le problème resterait exactement le même à l'échelle mondiale. Quant à formater toutes les cultures de la planète à adopter les mêmes codes, en admettant que ça soit réalisable, ça serait sans doute un projet monstrueux, gommant toutes nos singularités.

Le fait d'avoir raison, en admettant que cela puisse avoir un sens, ne sert pas à grand-chose. C'est une prétention qui ne nous habite heureusement pas toujours. La plupart du temps, chacun reste conscient des failles de ses convictions. La question n'est pas la sincérité de la posture mais la fiabilité intellectuelle et la solidité de celle-ci. Il est facile de gratter pour déconstruire une idée. La qualité d'un avis personnel est jugée différemment par chacun. Celui qui va trop loin dans la justification de ses points de vue risque de basculer dans la mauvaise foi. Il est possible d'objectiver les argumentations construites, par contre, comment comparer des points de vues qui ne s'appuient pas sur les mêmes registres. Nous ne sommes pas des robots rationnels. C'est la richesse de nos intelligences. Elles sont protéiformes.

Peut-on pour autant en conclure qu'il est impossible d'objectiver l'intelligence ou la bêtise ? C'est la conclusion qui s'impose si on refuse de hiérarchiser la qualité du raisonnement et la capacité «intuitive» ou émotive. La bêtise existe de manière flagrante mais comment traiter la question des limites de sa catégorisation. Comment ne pas la confondre avec de la mauvaise volonté. Nous avons besoin de catégories pour interpréter le monde mais c'est une entreprise hasardeuse. Comment déterminer une frontière entre les idiots et les intelligents ? C'est une démarche tout aussi absurde que l'arbitraire des frontières géographiques. Celles-ci sont un consensus utile à la préservation d'une certaine paix, dans la mesure où elles génèrent un intérêt pour ceux qui sont de chaque côté,

mais rien ne prédestinait leurs positions. En poursuivant l'analogie géopolitique, nous vivons aujourd'hui une forme de guerre des intelligences, provoquée par la fin d'un consensus catégorisant les «Sachants» d'un côté et les «Ignorants» de l'autre.

Une certaine représentation de la raison et de la compétence a longtemps été survalorisée dans le débat et les «moins cultivés» confiaient leurs intérêts aux personnes incarnant cette image. Quand deux camps s'affrontaient, chacun se rangeait derrière «les plus aptes» à défendre leurs intérêts. Abandonnant une forme de souveraineté personnelle au profit de ceux qui se retrouvaient de l'autre côté de la frontière qui caractérisait les élites, certains acceptaient d'être «le peuple», plus ou moins idiot. Les conflits se cristallisaient autour des arbitrages entre les différentes parties de ce peuple. La démocratie pouvait se résumer à un rapport de force entre les intérêts de ses parties : prendre un peu d'argent aux uns pour en donner aux autres. Nous sommes dans un moment de contestation de ces règles du jeu. La compétence supposée n'inspire plus confiance. La faute à un monde devenu trop complexe, ou à un bouleversement des mythes fédérateurs de nos sociétés (socialisme *versus* libéralisme).

Même en essayant de recycler quelques poncifs, comme la classe sociale ou la culture, la perte de repères est flagrante. La nostalgie ne suffira pas à rétablir l'équilibre, même si elle offre pour certains un repli qui n'est ni raisonnable ni justifiable. C'est un choix, à mon avis assez bête, mais pas plus que quand d'autres générations acclamaient Staline, Mao ou Hitler. La bêtise de notre époque n'est pas de la même nature que celle de nos ancêtres et ce n'est pas en la caricaturant qu'on pourra la juguler.

Ce n'est plus dans le dialogue contradictoire que se jouent les grandes orientations de demain. Le plus malin a perdu la main. Demain, c'est les actes qui vont compter : comment résister contre nos pulsions morbides, comment continuer à fabriquer du commun ? Le niveau politique semble désormais perdu. Les tentatives de construire une société en partant d'idéologies, collectivistes ou individualistes, consacrent toutes des dystopies inégalitaires et autoritaires.

Il nous reste nos actions quotidiennes, nos rapports à nos voisins. Plus de discours, plus de débats, plus de projections absurdes sur des demains illusoires, mais du «ici et maintenant». Affranchis de nos attentes envers des solutions construites «intelligemment», agissons pour la vie ! Celui qui a fait de grandes études, dispose à ce niveau d'un savoir désuet. Il aurait peut-être eu raison avant, mais maintenant, c'est son cœur et ses bras qu'il lui faut développer.

Alors ce n'est pas gagné. La course à l'individualisme a fait pas mal de dégâts. Mais y résister est la seule voie à suivre. Je le pense, même si je renonce à tenter de vous en convaincre. Je m'en vais plutôt apprendre à cultiver le bonheur et à atténuer les peines. Faire de son mieux est le meilleur chemin. Cultivons notre jardin !